

A. B. GUTHRIE, JR.

# L'Irrésistible Ascension de Lat Evans

roman traduit de l'américain  
par Agathe Neuve

Postface de Bertrand Tavernier

*ACTES SUD*



*à Theodore Morrison*

Nul écrivain contemporain ne peut écrire à propos de l'Ouest et des années 1880 sans lire à leur sujet. S'il a beaucoup de chance, comme ce fut mon cas, il aura en mémoire des vestiges de cette époque révolue et comptera des amis parmi les rares anciens encore en vie, qui l'aideront à compléter le tableau.

Pour moi, il y a eu Teddy Blue Abbot, dont la vie documentée par Helen Huntington Smith est l'une des meilleures chroniques sur la vie de cow-boy ; Con Price, l'auteur de deux histoires très justes et pleines d'humour à propos du Montana ; le sculpteur Charlie Russel, qui était également conteur ; James Willard Schultz, l'Indien blanc dont l'expérience remontait à une époque plus ancienne encore que notre période ; et nombre d'autres, vivants ou décédés, publiés ou non, dont je me suis inspiré à maintes reprises. Je leur dois énormément. Je suis également redevable à la Montana State Historical Society, dont les membres m'ont été d'une aide précieuse.

A. B. G.

## PREMIÈRE PARTIE



Les trois vieux étaient assis, fumaient, lâchaient un mot, puis se taisaient pour entendre ses échos, comme s'ils possédaient l'éternité pour dire ce qu'ils avaient à dire.

Lat Evans ajusta ses fesses sur le sol, puisant sa patience dans la certitude que leur discussion n'avait plus d'importance maintenant, et son regard alla se fixer là où le crépuscule déposait un éclat morne sur la rivière. Ç'avait été un beau cours d'eau sauvage autrefois, l'Umatilla, avant que les gens n'arrivent et ne l'abîment avec les charrues qui déchiraient les prairies, le bétail qui broutait les étendues déjà trop broutées, et les moutons qui aggravaient encore les choses. C'était le même problème dans tout l'Oregon, ici ou, encore plus, ailleurs : trop de gens, trop de bêtes, trop de titres de propriété. Les animaux sauvages disparaissaient, la viande et le prix des vaches se dégradait, les rivières coulaient contraintes et boueuses. Certains éleveurs parlaient de retirer les ovaires à leurs vaches.

— On est venus en Oregon en quarante-cinq, et on l'a jamais regretté.

Pa parlait comme si c'était la première fois qu'il disait cela, comme si en le répétant il s'agrippait plus fort à une idée qu'il ne voulait pas perdre. Il était assis sur une souche, comme les deux autres, le coude sur le genou, la main accrochée à sa pipe.

En regardant son père, Lat pensa soudain qu'il le voyait véritablement pour la première fois, peut-être, maintenant qu'il allait partir. Là, confronté aux pénibles au revoir, Pa n'était que sollicitude, tristesse, amour muet, et c'était ça qui comptait, et non les accès de sévérité, les colères brusques et violentes que personne

ne savait expliquer et qu'un fils de vingt ans ne pouvait plus supporter. C'était un déchirement de le regarder, de sentir ses yeux se détourner lentement entre les petits bouts de conversation et de les voir se baisser devant le fait. Le visage de Pa était vieux et ridé, pourtant avec sa cinquantaine il n'était pas si âgé. C'étaient l'effort, les efforts en tout genre qui lui avaient donné cet air. C'étaient les difficultés de ces dix dernières années. Il s'en serait mieux sorti, peut-être, s'il n'avait pas tenté de devenir rancher, s'il était resté à la Willamette, à cultiver des fruits, des baies et des céréales, sur ces terres que lui et Grandpa avaient revendiquées les premiers temps. Mais c'était la volonté de Dieu. C'était ce qu'il disait. Toujours la volonté de Dieu. Le Rocher. Le Salut. Ma disait pareil.

Lat se tourna vers Grandpa, puis vers Colly assis à sa gauche, se demandant si, comme pour Pa, c'était la première fois qu'il les voyait vraiment. Dans l'obscurité montante, la barbe de Grandpa brillait, blanche comme une queue de canard. Les yeux, de simples poches d'ombre dans cette lumière, étaient brumeux ou vides, comme souvent désormais, même si les gens l'appelaient encore sénateur et l'écoutaient par respect pour le passé. Colly ressemblait à des os emballés dans une vieille chemise et un pantalon usé. Il ne pouvait pas tenir sa pipe entre ses dents, car il ne lui en restait pas deux alignées, et il gardait donc son doigt enroulé autour de la tige. Il avait l'air trop maigre pour continuer à chercher de l'or dans les collines.

Pa tira sur sa pipe, la sortit de sa bouche et soupira.

— C'est tellement loin de tout.

— De quoi? demanda Colly.

— D'un ordre quelconque. De la civilisation.

Un sourire en demi-lune tordue fendit la bouche de Colly.

— Quand tu t'es pointé en Oregon, c'était pas non plus un putain de paradis civilisé.

Lat vit Pa se raidir au juron. À part Colly, peu auraient osé. Lui-même se sentit se crisper à cause de Pa. Au milieu de la gêne, tous se turent.

Le catéchisme. L'église. Les groupes de prière. La lecture de la Bible. Le bénévolat. Ne pas travailler le jour du sabbat, sauf les tâches inévitables. Ne pas jouer. Ne pas jouer aux cartes, jamais. Ne pas danser et ne pas boire. Le Seigneur était un dieu jaloux. Et



Pa était un père jaloux, un seigneur jaloux lui aussi, qui, comme Dieu, avait ses moments tendres et lumineux, rendus plus chers par contraste.

Impossible de déchiffrer Pa. Impossible de savoir ce qui le rendait subitement violent, puis paisible juste après. Impossible de prédire quels petits riens pouvaient l'enflammer. Ma disait qu'il était toujours désolé après, que jamais il ne s'endormait le soir sans s'excuser s'il avait exagéré. Alors on l'aimait et on le haïssait à la fois, et il fallait partir.

Ce n'était pas seulement à cause de la dernière dispute, même si elle pesait lourd dans la balance. C'était le tout mis bout à bout. C'étaient les commandements de l'âge, durs et inexplicables, les emportements, les colères noires. À l'intérieur, c'était ce sentiment de malaise en sa présence, et même de peur, qu'il fallait repousser puisque c'était de la peur, qu'il fallait nier parfois en s'opposant à ses règles ; partir en secret à ce bal l'autre jour, boire du whisky, rentrer à la maison et trouver Pa debout, prêt à tout casser.

— Une honte!

Pa avait pris cette voix atone qui retourne l'estomac.

— Aucune excuse! Va te coucher! On parlera demain matin, quand tu auras desoûlé.

Ce n'était pas le whisky qui avait parlé. Il n'en avait pas bu assez. C'étaient toutes les blessures qui surgissaient enfin.

— Plus jamais! Je pars d'ici, et tu me retiendras pas.

Il y avait eu cet instant d'affrontement, volonté contre volonté apeurée, rompu par quelques mots de Pa entrecoupés de blancs :

— Tu vas voir...

Il avait tourné le dos, monté les escaliers, mais sur le palier il s'était retourné, le visage froid comme la pierre.

— Pars donc! Mais je te préviens : tu vas voir ce que tu vas voir.

Puis, il s'était éloigné.

Ce qu'il allait voir? La tentation. La faiblesse. La transgression. Le péché. Les péchés. Les péchés noirs et secrets qui feutraient même la voix de Pa et étrangeaient les avertissements qu'il avait déjà essayé de donner.

Péché ou non, c'était l'heure de filer, sur-le-champ, mais il avait attendu un temps, entendu à l'étage les grognements étouffés de la conversation, puis le pas de Ma dans l'escalier.

Elle était descendue en peignoir, plus petite que d'habitude, sur son visage et autour des yeux des marques d'accablement qui faisaient pitié. Il réalisa, avant qu'elle n'arrive jusqu'à lui, qu'elle avait toujours été accablée, toute sa brave vie souriante, accablée par Pa, par les humeurs imprévisibles de Pa, accablée par l'angoisse, par l'incessante nécessité de le calmer et de le raisonner, et de garder la maisonnée aussi joyeuse que possible.

Elle avait posé sa tête contre la poitrine de son fils et dit :

— S'il te plaît...

— Je ne sais pas pourquoi tu le supportes! avait-il crié.

Sa voix n'était qu'un gémissement.

— Non! Non! Tu ne sais pas ce que tu dis. Il nous aime. Il faut que tu le comprennes. Il nous aime par-dessus tout, et nous l'aimons.

— Peu importe...

Elle ne l'avait pas laissé finir.

— C'est bien que tu partes. Il le sait. C'est mieux peut-être, maintenant que tu as presque vingt et un ans. Mais ne pars pas fâché! Ne t'enfuis pas! On ne pourrait plus vivre ici après tout ce pour quoi on a lutté, tout ce qu'on a cru bien faire. On ne pourrait plus regarder les gens en face. Il t'aime. Essaie de comprendre, avait-elle lancé d'une seule traite.

— S'il veut bien être raisonnable.

Mais elle s'était mise à pleurer, et lui, clignant des yeux sur ses propres larmes, avait senti fondre sa volonté et sa colère.

— Il faut que je parte, en tout cas.

— Oui, avait-elle dit, et elle l'avait serré contre son cœur. Mon fils, mon fils.

Assis là, par terre, à les écouter bavarder, il sentit à nouveau ce déchirement à l'intérieur. Il chassa ce souvenir de sa tête.

— Je regrette pas qu'on soit venus en Oregon, leur dit-il à défaut de mieux.

— Regrette? gloussa Grandpa. T'étais même pas né.

Le vieillard continua à glousser, sans qu'on comprenne vraiment ce qu'il trouvait si drôle.

Grandpa Evans avait été une figure importante avant que le temps ne lui embrouille peu à peu les idées. Grandma Evans aussi, quand bien même elle était morte, et floue dans son souvenir. En

revanche, personne ne parlait beaucoup des parents de Ma, les McBee. Ils avaient quitté la piste de l'Oregon en 1845 et étaient partis en vadrouille vers la Californie, où ils s'étaient visiblement égarés. Mais Ma ne serait pas devenue qui elle était s'ils n'avaient pas été des figures, eux aussi.

Quand tous se taisaient, Lat entendait la petite plainte des moustiques qui les harcelaient, lui et Pa. Les autres semblaient s'en moquer. Grandpa devait être trop vieux et tanné et Colly trop sec pour qu'on puisse en extraire quoi que ce soit. Une lumière monta dans la maison et lança un rayon à travers la vitre, obscurcissant le reflet crépusculaire de la rivière.

— On est pas mal ici, même si Lat s'en va, dit Pa sur un ton conciliant.

Il ne s'était pas énervé depuis que Ma lui avait parlé et n'était pas revenu sur cette fameuse nuit, mais avait accepté les choses de bonne grâce, offert son aide et, ce faisant, avait même plaisanté.

— Les voisins sont de braves gens, reprit-il. Des bons croyants, pour la plupart. Et nos Indiens ici dans l'Oregon, ils nous causent pas trop de problèmes, pas depuis que Chef Joseph a été expédié ailleurs.

— Brownie, fit Grandpa à l'intention de Pa, tu te souviens de la fois où les Sioux t'avaient coincé en haut d'Independance Rock quand t'avais dix-sept ans?

Pa mit un temps avant de répondre :

— Je me souviens, dit-il sur le ton de celui qui ne serait jamais autorisé à oublier le sujet, puis il reprit le fil de ses pensées. Les choses ne peuvent pas toujours aller mal. Tôt ou tard, la route finit par tourner. Soyons reconnaissants pour ce qu'on a.

Colly cessa de téter sa pipe.

— Tout ce qu'un homme peut désirer, dit-il en laissant sa phrase en suspens.

À nouveau il y eut le silence, le bruit des moustiques et, dans le ciel, un battement d'ailes. Quelque part dans l'obscurité, Tip, le bâtard, fourrageait l'herbe. Les étoiles apparaissaient. L'une d'entre elles clignotait à l'est comme un signal de fumée.

— Un vrai poison, ces Sioux. Combien y en avait, Brownie? fit Grandpa en se grattant la tête. Juré, passé une minute je me souviens plus de rien.

— Parlons de Lat et du voyage.

— Lat ? répondit Grandpa. Lat, il tient son prénom d'Albert Gallatin\* ; et Albert Gallatin, il était secrétaire du Trésor du temps de Jefferson et Madison, puis ambassadeur en Angleterre après la guerre de 1812. Il a fait beaucoup pour l'Oregon. Assez malin pour ces Anglais, ça oui. Sans lui, y aurait peut-être pas d'Oregon. M'en souviens comme si c'était hier.

Colly regarda Pa, puis Grandpa. Lat crut apercevoir un petit rictus au coin de la bouche tordue.

— Et maintenant on a l'Oregon, dit-il. Tout ce qu'un homme peut désirer. Je parie qu'à l'époque, en quarante-cinq, y en a qui pensaient que t'étais fou de quitter le Missouri.

Pendant un temps personne ne parla, chacun se demandant peut-être, comme Lat, ce que Colly voulait dire. Puis, Grandpa haussa les épaules, comme pour chasser le souvenir de Gallatin.

— C'était une époque où ça remuait.

Il se tut un instant puis répéta :

— Ça remuait.

— Pour toi.

Colly parlait plus à Pa qu'à Grandpa.

— On était jeunes alors, et le pays aussi, reprit Grandpa. Un homme aime grandir avec son pays. Et quand il a grandi, il aime que le pays ait grandi aussi.

La vieille voix se tut pour laisser la vieille tête penser les mots.

— Ou peut-être que parfois il aime, et parfois il aime pas. Des fois dans un sens, des fois dans l'autre. En tout cas, ça remuait à l'époque.

— Pour toi, répéta Colly.

Mais Grandpa s'était recroquevillé, et pensait à cette jeunesse lointaine sur la piste, ou peut-être ne pensait à rien.

Pa reprit le fil de la conversation avec Colly.

— Ça passe avant tout. Fut un temps, il fallait aller à l'Ouest, aussi vite et aussi loin que possible. Le Nebraska et le Wyoming,

\* Premier et deuxième prénoms de Lat, en référence à Albert Gallatin (1761-1849), homme d'État américain d'origine suisse, réputé pour son ardeur au travail et son intégrité. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

ça valait rien. Et pour le Montana, même pas la peine d'en parler.

Colly lança à Lat un de ses sourires tordus qui disaient qu'ils savaient des choses que Pa ne voyait pas.

— On est si proches dans la famille, soupira Pa comme s'il se parlait à lui-même. Dieu a jugé bon de nous reprendre nos deux premiers petits, puis Lat est arrivé sur le tard, et peut-être qu'on en a trop fait. Il a vingt ans passés.

Sa voix s'éteignit petit à petit. Lat tendit la main et la posa sur le genou de Pa.

— Pa, tu fais comme si on allait plus se voir.

Pa soupira sans répondre, mais c'était comme si le courant de son amour coulait fort et clair, non souillé par sa bile. Ma avait raison. L'amour avait toujours été là, souvent voilé, parfois éclatant, mais toujours là : comment Pa avait souri, par exemple, le jour où quelqu'un lui avait dit que son fils tenait de lui. Cet amour partagé que d'ailleurs ils voyaient maintenant et honoraient comme ils ne l'avaient jamais fait. Il fallait bien qu'un homme suive son chemin, mais c'était une fierté et un appui de savoir que son père était un homme pauvre peut-être, mais tellement droit, tellement intègre que tous ceux qui le fréquentaient finissaient par l'admirer. Un homme devait suivre sa route, mais c'était dur de partir.

— Lat s'en sortira bien, dit Colly.

— Forcément. Ça ne m'inquiète pas, répondit Pa.

Grandpa somnolait sur sa souche, de ce sommeil léger et frêle de la vieillesse, proche elle-même du sommeil. Sa tête tombait, puis il se redressait, à moitié conscient, ouvrant les yeux pour voir où il était, et s'avachissait à nouveau.

Colly changea de sujet et se tourna vers Lat :

— Là-bas, il fait froid comme la truffe d'un chien gelé. Pas comme ici, tu peux parier tes bottes là-dessus.

— Le froid me dérange pas.

— Et quand le froid est si froid qu'il ferait faire faillite aux enfers, alors parfois le vent tiède, le chinook, se met à souffler des montagnes, et c'est le paradis!

Colly se tut une minute.

— Y a peut-être une leçon à tirer, là, pour un cow-boy.

— Quoi?

— À l'os la viande est plus tendre, c'est tout. Pense à ça, dit Colly.

Lat sut qu'il souriait intérieurement et ne donnerait pas de réponse plus claire. Il aurait pu lui poser d'autres questions, mais un bruit de sabots leur parvint du devant de la maison, puis l'aboïement du chien, le grincement de la barrière de la cour, un cliquetis d'éperons. Une silhouette apparut dans l'ombre.

Lat se leva.

— Vous êtes M. Butler?

— C'est bien moi.

M. Butler souhaita le bonsoir aux autres. C'était un homme costaud, mais pas gros, que la nuit rendait encore plus impressionnant que dans le souvenir de Lat, un gars costaud aux allures d'homme d'affaires, malgré son accent doux et traînant. Il portait un chapeau plus large que de coutume en Oregon. L'ombre noire sur sa hanche trahissait un revolver.

— Toutes mes excuses pour l'interruption, dit-il, puis il se tourna vers Lat. On part à quatre heures du matin.

— Ça me va.

— Mes affaires sont réglées. Je voulais juste vous avertir.

— Je serai prêt. Voici mon père, là c'est M. Collins, et mon grand-père.

Grandpa s'était réveillé. Il tendit la main. M. Butler la lui serra, ainsi qu'aux autres.

— Asseyez-vous donc, dit Pa en se levant pour laisser son siège à M. Butler. On parlait de tout ça. Lat a jamais accompagné de troupeau, vous savez.

— Merci à vous, mais quatre heures c'est tôt. Il s'en sortira, dit M. Butler en levant la main en direction de Lat.

— Mettez-le sur un bronco et vous verrez le cavalier que c'est, fit Colly.

— Ils seront tous bons cavaliers, dit Lat pour le faire taire.

— Il est sacrément doué, renchérit Pa. Impossible de le faire descendre. Depuis tout petit.

— C'est bien, fit M. Butler du ton de celui qui demande à voir par lui-même. Je pense qu'on va lui trouver son affaire. On a des broncos à Boise, en plus du bétail. Mais la première chose, c'est de s'y rendre.

— Deux cents miles, sinon plus, dit Pa. Vous partirez directement? Je veux dire de Boise?

— J'espère. Les gars devraient avoir réuni les vaches et les avoir marquées pour la route.

Grandpa se ranima :

— Gare aux Anglais à Fort Boise.

— Y a plus d'Anglais là-bas, Pa. Ni de fort. C'était à une autre époque.

— Oh. T'as probablement raison, dit Grandpa.

Peut-être avait-il honte.

— J'attendrai en ville, dit M. Butler à Lat.

— D'accord.

— Y a la place pour vous ici, dit Pa. Pourquoi ne pas rester la nuit avec nous?

— C'est gentil, mais j'ai tout mon barda à Pendleton. Je vous souhaite une bonne nuit.

Il fit un signe de tête à Lat puis tourna le dos et partit dans un tintement d'éperons :

— Demain matin, donc.

À l'est, l'étoile à signal de fumée clignotait toujours.